Aux côtés de Paracelse, à la fois médecin, philosophe, astrologue et alchimiste, et de Jérôme Cardan, l'illustre mathématicien, se placent le toulousain Augier Ferrier et le florentin Ruggieri qui vint à Paris dans les carrosses de Catherine de Medicis, grande protectrice des astrologues et magiciens[1]. Puis vinrent le florentin Junetin, le français Pierre d'Ailly, le napolitain Luc Laurie et d'autres encore : Scaliger, de Thou, etc.

א

Ainsi l'ingérence de l'au-delà, des rites démoniaques, des puissances infernales se remarque dans toutes les disciplines de l'esprit : le vent de la littérature souffle à l'antiféminisme, condition présupposée de la persécution des sorcières ; l'art voit l'iconographie se peupler de lémures, de monstres, de démons ; le droit et la théologie créent une littérature démonologique plus abondante qu'à toute autre époque ; la médecine recourt aux astres et à la magie ; la science se passionne de recherches étranges sur des problèmes insolubles. L'activité intellectuelle entière tend vers un inconnu mystérieux, où elle croit trouver un remède facile aux souffrances humaines. Elle s'essaye plus que jamais aux conceptions arbitraires qui permettraient de sortir de la médiocrité par des moyens subtils seuls connus des initiés et peu en rapport avec les résultats merveilleux à obtenir.

Les voies étaient ainsi ouvertes à la multiplication des sorciers et à la rigueur de leur répression.

א

La bulle *Summis desiderantes* d'Innocent VIII, du 6 décembre 1484, fut longtemps considérée comme le cri de guerre papal contre la sorcellerie : le « chant de guerre de l'Enfer », a-t-on écrit. En réalité, ainsi que le fait remarquer M. A. Pratt, elle ne contient aucune disposition dogmatique, elle n'apporte dans ce domaine aucun élément nouveau[2]. L'analyse de ce document révèle trois parties. Dans la première, le pape rappelle que le soin des âmes doit être l'objet de soucis constants de la part des pasteurs et déclare avoir appris avec douleur que dans plusieurs

1. Les cours les plus bigotes sont atteintes par la croyance aux magiciens. L'archiduchesse Isabelle envoie de Bruxelles des poudres magiques au prince d'Espagne malade. C'est un cas entre cent, mais il est typique, car il met en cause une des princesses les plus chrétiennes de son temps (H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, 3e éd., t. IV, p. 385, Bruxelles, 1927).

2. M. A. Pratt, *The attitude of the Catholic Church towards the witchcraft and the allied practices of sorcellery and magic*, Washington, 1915.